

DES NOUVELLES DU LIVRE POUR LA JEUNESSE

ALBUMS EN TOUS GENRES

Élizabeth Vlieghe
Enseignante retraitée

Même si, au gré des réseaux constitués, il arrive que des albums soient proposés, c'est pratiquement toujours à la marge. Pourtant la production abonde, les auteurs-illustrateurs rivalisent de créativité et d'originalité, les ouvrages confinant parfois à l'œuvre d'art qui s'adresse à toutes les générations.

Depuis quelques années, au fil de mes lectures, j'ai donc « mis de côté » des albums qui m'avaient plu, parfois émue ; il s'agit évidemment d'une sélection très subjective, hétéroclite et en aucun cas exhaustive : juste des coups de cœur que je souhaite vous faire partager. Cohabiteront donc des nouveautés et des titres plus anciens, dont j'essaierai de mettre en valeur l'intérêt que j'y ai trouvé et le réseau éventuel auquel les rattacher. J'en profiterai pour signaler des rééditions au format poche d'albums devenus des classiques, ce qui est toujours intéressant sur le plan financier. J'ai essayé de regrouper les albums par âges et/ou thèmes-sujets proches, tout en sachant que les frontières sont parfois floues et aléatoires...

Je commencerai en évoquant la collection « L'heure des histoires », créée par Gallimard Jeunesse en 2010, qui accueille à présent plus de cent vingt titres, rééditions, au format et donc au prix poche, d'albums publiés préalablement en grand format chez cet éditeur ou d'autres ; cette collection soignée a pris le relais de Folio Benjamin créée en 1980. On y retrouve nombre d'albums devenus classiques,

signés d'auteurs et illustrateurs tous plus talentueux les uns que les autres tels Pef, Tony Ross, William Steig, Jeanne Willis, pour n'en citer que quelques-uns en plus de ceux qui suivent.

Parmi les parutions récentes, je signalerai :

***Noirs et blancs*, David McKee, traduit de l'anglais par Christine Mayer (n° 110, 2016).**

Les éléphants noirs et les éléphants blancs ont disparu de la surface de la terre après avoir mené une guerre impitoyable ; bien plus tard, des éléphants gris sortiront de la jungle où leurs aïeux s'étaient réfugiés. Le créateur d'Elmer, l'éléphant multicolore, se livre, sous une forme alliant la fable et le conte des origines, à un plaidoyer pour la paix, la tolérance et à un réquisitoire contre le racisme qui rappellera celui de Lionni dans le merveilleux *Petit-Bleu et Petit-Jaune* (École des loisirs, 1970 ; Lutin Poche, 1979).

***Le voyage du chat à travers la France*, Kate Banks, illustré par Georg Hallensleben, traduit par Pascale Jusforgues (n° 111, 2016).**

Chaque double page représente un tableau qui fait voyager le lecteur à travers la France, au gré des pérégrinations de ce chat, envoyé à Rouen avec toutes les affaires de sa maîtresse décédée. Décidé à retourner sur les bords de la Méditerranée, le félin entame une longue odyssee par monts et par vaux ; l'artiste combine les talents d'un Van Gogh, d'un Gauguin ou d'un Cézanne : les couleurs éclatantes et chatoyantes soutiennent la quête de fidélité et d'amour d'un chat nostalgique mais déterminé.

***Je t'appellerai Baïna*, Lucca, illustré par Arno (n° 117, 2016).**

L'album met en valeur le courageux combat d'une fille pour conquérir sa place parmi les garçons : aux yeux de Khanty, son père, qui n'a eu que des filles, elle ne vaut même pas la peine qu'on lui attribue un prénom ; née en même temps que son voisin Dalaan, destiné à devenir un cavalier, elle devra se contenter de garder les moutons ; mais la fillette ne l'entend pas ainsi, elle n'hésite pas à bousculer les traditions, à monter à cheval, à se rendre indispensable jusqu'à conquérir un prénom et le droit de chevaucher dans la steppe. Des illustrations simples et claires transportent le lecteur bien loin, en Mongolie, mais rappellent le bienfondé de l'égalité filles-garçons partout dans le monde...

***La révolte des lavandières*, John Yeoman, illustré par Quentin Blake, traduit par Catherine Denis (n° 119, 2016).**

Sept lavandières finissent par ne plus supporter de se faire exploiter par leur patron, Balthazar Lerat. Elles envoient tout promener et sèment la panique sur leur passage, jusqu'au jour où elles rencontrent sept bucherons qui, loin de les effrayer sous leur crasse, les séduisent une fois récurés ! L'humour des situations est renforcé par les illustrations de Q. Blake, mettant en valeur le travail ingrat de ces femmes devenues intrépides qui auront la force de se rebeller : derrière le comique pointe la critique sociale.

***Le lapin de neige*, Camille Garoche, Les Albums Casterman, 2016.**

C'est à l'image seule qu'il appartient de narrer ce conte fantastique plein de douceur et de tendresse. À l'orée de la forêt, deux fillettes contemplant derrière la vitre la neige qui recouvre le sol et les flocons qui voltigent. Puis une seule d'entre elles sort pour confectionner un lapin de neige qu'elle amène ensuite à sa sœur ; surprise de taille pour le lecteur, qui découvre alors (à la huitième double page), que la petite fille enfermée est assise dans un fauteuil roulant. Mais, la sculpture commençant à fondre, les deux fillettes décident d'aller se balader en forêt, le lapin posé sur les genoux de la petite handicapée. Soudain, « l'animal » s'anime et s'enfuit, entraînant les deux sœurs à sa poursuite, de plus en plus loin ; brutalement, le fauteuil n'avance plus, coincé par la neige ; les fillettes se blottissent l'une contre l'autre pour se réchauffer, observant les animaux qui les entourent au fur et à mesure que la nuit survient. Cependant, tout à coup, le lapin devenu gigantesque, réapparaît à leurs côtés : il fera office de monture pour la fillette qui ne peut marcher et ramènera les deux sœurs saines et sauvées à la maison. Il s'agit donc d'une histoire sans paroles, la seule de cette chronique, qui pourra donner lieu à de multiples échanges avec les plus jeunes à partir des illustrations aux tons pastel, à la fois réalistes et féériques. Les deux fillettes, apparemment jumelles, ne se distinguent, outre la mobilité, que par la couleur de leurs manteaux et de leurs bottes ; leur complicité et la sollicitude de l'une envers l'autre ainsi que toutes leurs émotions se lisent sur leur visage, y compris lorsqu'il faut dire adieu au lapin de neige qui a repris une taille normale. L'absence d'adultes et l'aspect magique des métamorphoses successives de l'animal inscrivent cette histoire dans le monde imaginaire de l'enfance qui compose avec les aléas de la vie et les épreuves.

***Oscar et ses super-pouvoirs*, Mélanie Walsh, traduit de l'anglais par Marie Ollier, Gallimard Jeunesse, 2016.**

Dès le départ, Oscar met les choses au point : ceux qui le traitent d'idiot n'ont pas compris qu'il a juste un cerveau différent. Et le narrateur, qui se définit comme un super-héros, brosse son autoportrait. Ce qu'il aime ? Raconter aux autres tout ce qu'il a emmagasiné dans son cerveau très spécial, sauter sur son trampoline pendant des heures. Ceux qu'il aime ? Son chien et son chat qui l'écoutent toujours, sa maîtresse qui le laisse venir en classe avec son doudou. Ce qu'il déteste, ne sait pas faire ou le terrorise ? Glisser dans la boue quand on joue au foot, dire bonjour, éviter de dire tout haut ce qu'il pense, regarder les gens en face, supporter certains bruits, comprendre le second degré... Car Oscar est atteint du syndrome d'Asperger et adore jouer aux super-héros avec son frère. Cet album très coloré à destination des plus jeunes présente cette forme d'autisme, de mieux en mieux connue du grand public, de façon simple et documentée ; il donne la parole à un petit garçon conscient de ses atouts et de ses faiblesses, aspirant à être aimé et reconnu pour ce qu'il est. En fin d'ouvrage, postface de la traductrice, auteure de *Jours de Pépin*, publié chez Desclée de Brouwer, livre évoquant le quotidien de son fils Jean, autiste.

Pour aller plus loin sur le sujet et consulter d'autres titres à destination des plus jeunes, on pensera au site <http://materalbum.free.fr/autisme/liste.htm>.

À l'école des abeilles, Nadia Shireen, traduit de l'anglais, Nathan, 2016.

Quand on adore le miel, il faut se monter imaginaire ! Bernard l'ourson se déguise donc en abeille pour intégrer cette école où il pourra se rassasier à volonté. Il s'y plaît énormément et, même si son apparence intrigue ses nouvelles camarades, elles apprécient toutes sa gentillesse, son dynamisme et ses capacités, sauf Agathe, très perspicace, qui lui tend un piège ! Bernard, démasqué, est chassé manu militari. Il reviendra cependant en héros pour sauver la ruche attaquée par un gigantesque ours noir. Définitivement adopté par ses amies, Bernard sera le premier « bourson » admis à l'école des abeilles. Une histoire plus profonde qu'il n'y paraît sur l'acceptation des différences et qui bouscule les stéréotypes : on peut avoir besoin de ses ennemis ancestraux et pactiser avec eux pour le bonheur de tous. Les images amusantes, vives et colorées, ne se contentent pas d'illustrer le texte mais le complètent efficacement.

La clé à molette, Élise Gravel, Nathan, 2016.

Comment tout acheter sauf ce dont on a besoin ? Eh bien, en se rendant au Mégamarché, le super-méga-giga-magasin où l'on trouve absolument TOUT et davantage encore ! C'est ce que fait Bob qui ne retrouve plus sa clé à molette lorsqu'il doit réparer son tricycle. Mais les sirènes de la consommation, en la personne d'un redoutable vendeur, lui font vite oublier la raison de sa venue : Bob revient avec des tas d'objets aussi inutiles que farfelus (chapeau-frigo, pyjama musical, machine à crier...) dont se moquent tous ses amis lui rappelant à chaque fois ce dont il a réellement besoin ; finalement, Bob n'a plus un sou en poche et doit « racler les fonds de tiroirs » : en ouvrant son placard dont jaillissent ses achats récents et bien d'autres encore, il retrouve sa clé à molette ! Une fable amusante qui délivre un message clair, sous forme humoristique, tant à travers le texte que des illustrations rigolotes et justes, notamment la double page décrivant le magasin.

Brouille, Anne Herbauts, Les albums Casterman, 2016.

Brouille a du chagrin : il a perdu son chat ; mais il croise de multiples personnages qui tous affirment connaître des malheurs bien plus importants : le Cowboy, Madame Corneille, le Réfugié, l'Ogre ou le petit esquimau l'aident à relativiser ce qui lui arrive. Mais c'est le Chien (figure de l'auteure ?) empathique et compatissant qui l'aidera à mettre des mots sur sa tristesse. Cet album tout simple aux illustrations quasi enfantines parfois, entrecoupées d'autres plus sophistiquées de style « collages », atteint une dimension philosophique par le biais de mots simples et vrais, accessibles dès la maternelle : certes, il y a sans doute plus grave que perdre un chat mais il n'y a pas de honte à éprouver du chagrin ; chacun peut penser qu'il vit des choses plus dramatiques, il n'en demeure pas moins que cette souffrance existe et qu'il serait vain de la nier. Depuis 1997 l'auteure a rédigé et/ou illustré de nombreux albums qui gagnent à être connus.

Les meilleures réflexions d'une grenouille, Kazuo Iwamura, texte français de Paul Paludis, Casterman, 2016.

Comme pour le précédent album le titre donne le ton. Pour fêter les vingt ans de la grenouille philosophe révélée en France par les éditions Autrement (2011),

Casterman publie une compilation des réflexions les plus pertinentes de la grenouille et de son amie la souris s'interrogeant sur le monde qui les entoure. En communion avec la nature, elles devisent sur ce qu'elles préfèrent, les visages, la nuit, les rêves et bien évidemment à propos de la vie. Questions, dialogues, observations, hypothèses, silences, déductions, conclusions : tout le cheminement philosophique est à l'œuvre au travers de huit vignettes par page (à quelques exceptions près) constituant des séquences, à lire verticalement, en colonnes. On reconnaîtra sans peine le style inimitable du père de *La Famille Souris* dont les albums sont publiés par l'École des loisirs : trait fin, simple et clair, couleurs tendres pour décliner une multitude de sensations, émotions et sentiments, décortiqués et analysés avec beaucoup d'humour et de finesse.

Émile range ses livres, Vincent Cuvelier, illustré par Ronan Badel, Giboulées, Gallimard Jeunesse, 2015.

Difficile de résister au charme d'Émile, petit garçon au look rétro et à la bouille ovale (dans le sens horizontal) souvent boudeuse ! Têtu, Émile décide, résiste, refuse et n'est pas à une contradiction près (il n'aime pas l'eau, mais il aime bien la piscine quand même ; il veut un plâtre mais pas se faire mal) ; jamais en panne d'imagination, il se rend invisible pour échapper aux endives qu'il déteste, invite une « copine », en fait une vieille dame avec laquelle il va tricoter, ou décide d'adopter une chauvesouris, à moins que ce ne soit un calamar géant ! L'omniprésence d'Émile à l'image et le fait qu'il parle de lui à la troisième personne traduisent sa volonté de toute-puissance que contrecarre régulièrement sa mère, invisible, dont les réflexions, conseils et réactions sont indiqués en italiques. Mais elle a fort à faire avec un fils qui a pour devise : « C'est comme ça. Et pas autrement. » Beaucoup d'humour, de dérision et de finesse, donc, tant dans les textes que les illustrations qui se complètent, sans compter un art consommé de la chute pour cette compilation des dix premières histoires d'Émile, pleines de clins d'œil, qui raviront autant les enfants que leurs parents... Dans le dernier titre paru, *Émile et la danse de boxe* (2016), notre héros doit choisir une nouvelle activité parmi toutes celles que lui propose sa mère : Émile choisit la danse et, qu'on ne lui dise pas qu'il n'y aura que des filles car ce sera de la « danse de boxe »... ou du « yoga de boxe » ou de la « découpe papier-carton de boxe », non mais ! Chute toute en finesse et dérision.

Quand il fait nuit, Akiko Miyakoshi, traduit du japonais par Nadia Porcar, Syros, 2016.

Blotti dans les bras de sa maman, le narrateur rentre à la maison la nuit tombée. Mais le petit lapin ne dort pas encore : il constate que les rues se vident et que les magasins ferment, entend quelqu'un parler au téléphone, sent les odeurs de cuisine et surtout observe ce qu'il se passe derrière les fenêtres. Il emmagasine toutes sortes de sensations et d'images qui ressurgiront lorsqu'il sera couché : juste avant de s'endormir, il s'interroge sur les occupations de chacun chez soi mais surtout imagine les activités auxquelles se livrent les gens, ceux qu'ils a croisés ou d'autres... Un texte très simple et poétique laissant une large place à des illustrations jouant sur le contraste ombre/lumière ; la plupart reflètent ce qu'il voit (ou imagine

voir) à travers les fenêtres : elles semblent (ou sont ?) crayonnées sur du papier kraft dont on perçoit la trame sous les couleurs tendres ; plusieurs doubles pages rendent encore davantage compte de l'atmosphère apaisée des nuits, qu'elles soient banales ou extraordinaires...

Naya ou la messagère de la nuit, Philippe Lechermeier, illustré par Claire de Gastold, Thierry Magnier, 2016.

La couverture de ce grand album évoque d'emblée la luxuriance de la jungle africaine où il fait bon vivre ; de fait, le village où vit Naya coule des jours tranquilles au pied d'une haute montagne où Maître Yacouba façonne des briques de terre rouge séchée ; c'est la jeune fille à présent qui sculpte à sa place les figurines représentant chaque homme du village, y compris celle d'un jeune homme dont elle est secrètement amoureuse. Outre ce talent, Naya possède également le don d'insuffler des rêves colorés lors des nuits agitées de ses proches : ainsi sa petite sœur s'apaise-t-elle en volant sur un oiseau au plumage magnifique. Mais l'ennemi rôde : Maître Yacouba, dont toutes les statuettes ont été brisées, la somme de fuir avec les siens, qui, hélas, ne la prennent pas au sérieux. Après des jours de combats valeureux mais sanglants, les envahisseurs assiègent le village qui doit se rendre faute de nourriture. Les vainqueurs acceptent que les femmes et les enfants partent en emportant tout ce qu'ils peuvent porter, les hommes devenant leur propriété. Les villageois ont la nuit pour se préparer, se disputer, pleurer et se faire leurs adieux. Mais Naya a trop à faire pour dormir : elle murmure à l'oreille de chaque femme et chacune d'entre elles, apaisée, fera le même rêve de force et de courage qui, le lendemain, lui permettra de quitter le village en portant un homme ! Cependant, il lui faut encore reconstituer toutes les figurines masculines abimées mais surtout façonner enfin celles de leurs compagnes, considérées jusqu'alors comme des quantités négligeables alors qu'elles vont leur sauver la vie. Il s'agit bien évidemment d'un conte magnifiant l'intelligence et la ruse d'une jeune fille qu'il met à l'honneur, ode féministe rédigée dans une langue poétique aux rythmes harmonieux. Aux couleurs éclatantes, flashy et fluo, évoquant l'Afrique, s'opposent celles sombres et ternes des esclavagistes occidentaux engoncés dans leur armure. Ces couleurs particulières très « pop art » ainsi que les personnages dont tout le corps constitué de minuscules points blancs sur fond rouge, évoquent pour moi l'univers de Roy Lichtenstein. Les illustrations foisonnantes, multipliant les détails plus colorés et minutieux les uns que les autres, renforcent efficacement la poésie du texte. Une belle réussite.

Partir, Francesca Sanna, Gallimard Jeunesse, 2016.

Quitte-t-on son pays et ses racines par plaisir ? À tous ceux qui le penseraient, cet album, destiné aux plus jeunes mais potentiellement destiné à un public plus large, confirme que prendre la fuite face à la guerre est une question de survie, un acte de courage. La narratrice, de milieu aisé et cultivé, vivait heureuse avec ses parents et son frère lorsque la guerre fut déclarée, semant le désespoir et le chaos. Son mari étant mort, la mère décide de fuir avec ses enfants, vers un autre continent où leurs vies ne seront plus menacées. Commence alors un long et dangereux périple dont les couleurs de plus en plus sombres des images traduisent les multiples

embuches ; les moyens de transport varient au fil du chemin jusqu'à la frontière où les fugitifs arrivent face à un mur, exténués et de plus en plus démunis. Les enfants terrorisés par les gardes monstrueux se blottissent dans les bras de leur mère, forte et rassurante, qui attend la nuit pour pleurer. Contre une importante somme d'argent, un passeur tel un ogre leur fait passer le mur et les mène à la mer où ils pourront s'entasser sur un bateau, avant de débarquer sur la terre ferme ; il leur faut encore continuer ce voyage interminable, tels ces oiseaux migrateurs que la fillette envie car eux ne connaissent pas les frontières... Nul nom de pays, même si les dessins évoquent l'Orient et l'Europe, pas de noms de personnages : cette histoire confine à l'universel ; elle raconte sans pathos, de façon symbolique et extrêmement sensible le déchirement de l'exil, la peur liée à la fuite et l'espoir de vivre dans un endroit en paix. Révélant souvent ce que le texte ne dit pas, les illustrations traduisent admirablement bien les sentiments éprouvés par les personnages : claires et lumineuses, sombres ou cauchemardesques, toutes en rondeurs quand il s'agit de la cellule familiale, pointues et acérées quand il s'agit des ennemis. Lorsque la situation s'améliore et que l'espoir renaît, on retrouve, atténués, les vert et rouge du début. Un album essentiel pour parler des réfugiés aux plus jeunes qui confirme qu'*Eux c'est nous*, pour reprendre le titre d'un ouvrage collectif, illustré par Serge Bloch (Les éditeurs Jeunesse avec les réfugiés, 2015). Au cœur de l'actualité, il est d'autant plus précieux qu'il est le premier réalisé par une très jeune auteure-illustratrice italienne. Il témoigne avec force et vérité de l'expérience de cette jeune femme : comme elle le raconte en fin d'ouvrage, elle témoigne ainsi, grâce à son art, de sa rencontre avec deux jeunes réfugiées.

Les morceaux d'amour, Géraldine Alibeu, Autrement Jeunesse, 2012.

La guerre est une nouvelle fois évoquée dans cet album aussi original que ses dimensions sont exceptionnelles. Un jeune homme revient de trois ou quatre années de conflit armé : non seulement, il a perdu tous ses amis mais également son intégrité physique puisqu'il lui manque un œil, un bras et une jambe... Aussi ne remarque-t-il pas la jeune esquimaude tombée amoureuse de lui au premier regard. Décidée à lui faire connaître ses sentiments, elle lui écrit trois lettres trois jours de suite contenant chacune une preuve d'amour : un bras, des cheveux et un œil qui, en l'aidant, le câlinant, le réchauffant, lui permettent de voir ce qui l'entoure d'un regard neuf, de retrouver sa joie de vivre, de juger belle cette jeune femme manchote, chauve et borgne ; il en devient même amoureux lorsque celle-ci récupère les attributs qu'elle lui a sacrifiés mais dont le cœur du soldat garde le souvenir. Une histoire métaphorique et symbolique, dont la force réside dans la foi en l'amour, don de soi, l'expression étant prise au pied de la lettre, accompagnée d'illustrations épurées de couleur ocre essentiellement, qui s'apparentent le plus souvent à des collages. Un DVD réalisé par l'auteure accompagne l'album ; il raconte cependant, sans paroles, une histoire un peu différente, plus tragique, puisque la jeune femme, au prix de sa vie, ressuscite le soldat qui repart à la guerre...

Le Zoo des mots, Guth Joly, Les éditions du Ricochet, 1999.

Ninon est fâchée avec les mots qu'elle triture et maltraite ; elle subit donc les foudres de « la sorcière du stylo rouge » et se réfugie, comme d'habitude, à

l'intérieur du dictionnaire rouge au sein duquel elle doit effectuer une moisson de mots et de phrases. Les mots inconnus la terrifient ainsi qu'un personnage étrange qui l'aide à récolter des phrases, toutes aussi farfelues les unes que les autres, jouant sur des sonorités récurrentes. La maîtresse n'y comprend rien mais les élèves ravis se précipitent dans le dictionnaire, prêts à faire d'extraordinaires découvertes... Un album original illustré par une artiste qui a réussi à créer un univers pictural à la fois inquiétant et farfelu.

Ce titre (déjà présenté dans le numéro 48 de *Recherches*, 2008) se rattache au réseau « Mots et jeux sur la langue » ainsi que les cinq suivants :

***Le petit voleur de mots*, Nathalie Minne, Les albums Casterman, 2009.**

Très grand format pour ce magnifique album qui reste un coup de cœur depuis sa découverte. Aucun résumé ne rendra suffisamment hommage à cette belle histoire métaphorique de petit garçon solitaire partant chaque soir en quête de nouveaux mots ; leur variété de formes, de couleurs, de caractères, de sens et de longueurs constituent un beau mélomélisme faisant la sarabande dans la cabane du petit voleur ; puis celui-ci les range dans des bocaux pour composer ensuite des histoires à sa façon qu'il raconte aux animaux de la forêt. Un jour, il rencontre un autre petit garçon avec lequel il échange un premier mot (« Merci »), puis une petite fille qui le rend muet d'admiration et pour laquelle il devra voler des mots... d'amour. Le texte, situé alternativement à gauche puis à droite, est habilement servi, voire complété, par les illustrations occupant les 4/5^e des deux pages, faisant la part belle aux lettres et aux mots bien sûr. Le rouge domine parmi le noir, le bleu, le gris, l'ocre ; les dessins simples, géométriques parfois, font penser à des collages. Une belle histoire poétique mettant en valeur le rôle capital du langage dans la vie de tous, au service du rire, de l'amitié, de l'amour.

***L'attrapeur de mots*, Jean-François Dumont, Les p'tits albums du Père Castor, 2009.**

Alors qu'il discute à la sortie de l'école avec ses copains, le narrateur se fait voler, par un mystérieux vieux monsieur, le mot « croche-pattes », qu'il a désormais sur « le bout de la langue » évidemment. L'écolier intrigué entame une filature, ce qui lui permet de prendre le voleur en flagrant délit : ce dernier s'empare en effet des mots des passants, les mettant ensuite dans son grand cabas avant de les ramener chez lui à la nuit tombée. Le narrateur est bien décidé à récupérer son mot qui vient d'être collé dans un cahier jaune à spirales. Il découvre alors que l'homme est un poète, collectionneur de mots avec lesquels il joue. Moins simple qu'il n'y paraît, le texte joue sur la polysémie et la poésie des mots ; les illustrations, quant à elles, mettent en scène autant les mots (imaginaires) que les personnages auxquels ils sont dérobés. Album daté de 1998, réédité au format poche, donc à petit prix.

***Espèce de cucu... rbitacée !*, Nathalie et Yves-Marie Clément, illustré par Louis Alloing, Les albums du Père Castor, réédition 2009.**

Le narrateur adore jardiner avec son grand-père Adrien qui emploie des tas d'expressions toutes plus imagées les unes que les autres. Mais cette fois-ci, il est tellement fâché qu'il traite son petit-fils de « cucurbitacée ». Un super beau gros mot

que le petit garçon aimerait tant répéter à ses copains ! Hélas, l'enfant n'en a retenu que le début... Il déploie donc d'énormes efforts pour contraindre son grand-père à « l'insulter » de nouveau. Peine perdue, son pépé le traite de tous les noms, utilise maintes expressions extraordinaires mais jamais le mot fabuleux tant attendu. Cependant, le lendemain, le jardinier lui propose de planter des cucurbitacées et le traite de cor... (nouiller) lorsque, tout à sa surprise et à sa joie, son petit-fils laisse échapper toutes les graines ! Une histoire humoristique sur le langage et sa perception par un enfant ; la confusion mots/gros mots est illustrée par des dessins aux couleurs vives de style bande dessinée.

***Ceci est un livre*, Antonin Louchard, illustré par Martin Jarric, Thierry Magnier, 2016.**

Le format carré et l'épaisseur des pages de ce petit album le destinent aux tout-petits afin de les familiariser avec l'art (Magritte et Warhol sont de la partie) tout en jouant sur les mots, les sonorités et la langue : les sons « P » « OU » et « O » sont à l'honneur, par le biais de mots illustrés par des dessins simples et amusants, aux couleurs vives, précédés du fameux « Ceci n'est pas... ».

***Tohu Bohu* de Rémi Courgeon, Nathan, 2016.**

Ce grand album au format carré met les mots et les instruments de musique à l'honneur par le biais d'illustrations humoristiques occupant tout l'espace, réalisées au pinceau et à l'encre de chine. Au réalisme minutieux des instruments s'oppose la fantaisie des personnages et des jeux de mots ou jeux de sonorités (cornemuse/corps de muse ; duo d'olifants/dos d'éléphant ; un beau cor de chasse/un corbeau à échasses ; séance de harpe/silence de carpe...) qui constituent à chaque fois une mini saynète s'étalant sur deux pages. La poésie est également au rendez-vous comme sur cette double page d'un bleu intense : une sirène joue sur un piano à queue au fond de la mer...

***La Harpe*, Rémi Courgeon, Père Castor Flammarion, 2010.**

Pas facile de s'accepter quand on a dix ans et qu'on se trouve d'une banalité effarante ! Louise aimerait tant ressembler à Paola Rigazzi, son actrice préférée... Que d'autres camarades de classe soient aussi banales qu'elle ne la console pas : elle vit de grands changements car un petit frère va arriver, la famille déménage et elle ne s'aime pas du tout. Pourtant dans le grenier de la nouvelle maison, elle découvre une harpe face à un miroir. Dès qu'elle en joue, la magie opère : son image devient sublime ! Le grenier est transformé en salle de musique où Madame Van Houtten vient lui donner des cours ; mais c'est uniquement lorsqu'elle est seule, au fur et à mesure des progrès accomplis, que Louise contemple sa transformation physique, admirablement rendue par une double page en miroir. Après avoir délaissé l'instrument pour s'occuper du bébé et constaté qu'elle redevenait banale, Louise se remet au travail, cultive son talent et subit de nouveau le charme de la musique ; ses progrès lui valent d'être invitée par son professeur à jouer sur la harpe du conservatoire. Persuadée qu'elle va s'humilier en public, elle, si banale quand elle est privée de SA harpe, Louise s'avance vers cet instrument qu'elle perçoit comme une guillotine, dont elle joue pourtant en oubliant tout. Son triomphe devrait lui faire

comprendre que la musique l'a aidée grandir, à prendre de l'assurance et à se faire confiance. Cette histoire, simple mais subtile, profonde et métaphorique, bénéficie d'illustrations splendides fourmillant de trouvailles visuelles significatives qui inciteront à une relecture rien que pour elles.

***Le jardin secret de Lydia*, Sarah Stewart, illustré par David Small, traduit de l'anglais par B. Didiot, Réédition Syros, 2006.**

Cet album, qui pourrait figurer dans un réseau « Lettres », narre avec beaucoup de simplicité l'apprentissage en boulangerie de la jeune Lydia Grace Finch envoyée en ville chez son oncle Jim car ses parents n'ont plus de travail à la campagne. Nous sommes en 1935 aux États Unis où la crise fait rage. La jeune fille n'y connaît rien en boulangerie mais a la main verte : durant les dix mois qu'elle passera auprès de son oncle, elle aura le temps de mettre en œuvre ses qualités de jardinière afin de faire une belle surprise à celui-ci. Elle découvrira ainsi que cet homme, bourru et difficile à déridier, ne l'en aime pourtant pas moins. Douze lettres de la jeune fille, à son oncle d'abord, puis à ses parents et à sa grand-mère afin de leur raconter son quotidien, occupent chacune un coin de page ; le reste est abondamment illustré dans les tons pastel, le tout fourmillant de détails très précis quant à l'environnement de la jeune fille ; en outre, cinq doubles pages sans texte, dont la gare immense et noire, témoignent de l'importance des lieux, des sensations et bien sûr des fleurs, pour la jeune fille. Un jardin secret dans tous les sens du terme !

***Dragon de glace*, George R. R. Martin, illustré par Luis Royo, traduit de l'anglais par P. P. Durastanti, Flammarion, 2015.**

Là où vivent Adara et sa famille, c'est la guerre et les hivers sont interminables. Beth, sa mère, est morte à sa naissance durant l'un de ces hivers glaciaux auquel elle n'a pas survécu, à l'inverse de la fillette qui entretient une affinité particulière avec la froidure : solitaire, amie du froid puis d'un magnifique dragon de glace, la fillette construit des châteaux de glace, « héberge » tous les animaux de l'hiver, notamment les lézards de glace, que son corps ne réchauffe pas. Contrairement à son père John, fermier, à son frère Geoff et sa sœur Téri, elle se languit durant l'été, attendant impatiemment le retour du dragon blanc aux yeux clairs qu'elle a touché à l'âge de quatre ans et chevauché un an plus tard, dont elle ignore si c'est lui qui amène le froid ou le froid qui l'amène... Réprimant ses émotions, Adara ne pleure pas quand elle souffre physiquement ni ne sourit, même lorsque son oncle Hal, dragonnier du roi, la comble de cadeaux ou de câlins. Mais la guerre s'intensifie, les dragons de feu de l'ennemi, toujours plus nombreux, gagnent du terrain. John refuse de quitter sa terre, l'armée du roi est en déroute, les dragons de feu et leurs maîtres fondent sur la ferme après avoir abattu Hal et sa monture. Adara s'apprêtait à fuir avec son dragon de glace mais se ravise soudain, sensible à la détresse de son père : elle a sept ans et sauve sa famille, avec l'aide de son dragon qui accepte le sacrifice qu'elle implore. Trois ans plus tard, le royaume sera enfin en paix. À mi-chemin entre le roman illustré et l'album, cette nouvelle, ancienne, rédigée par l'auteur de la saga *Le trône de fer* fait figure de conte initiatique et métaphorique : Adara quitte le monde imaginaire de l'enfance et fait fondre sa carapace protectrice, grandit, perd son don mais sourit, rit, pleure enfin, faisant la joie de son père qui désespérait de la voir

éprouver un jour une quelconque émotion. Les illustrations gris bleutées de L. Royo traduisent admirablement l'atmosphère de ce récit grâce à la finesse et à la précision de leur trait, qu'il s'agisse des dragons ou de la fillette, sans oublier les innombrables blessés dont l'auteur n'épargne pas la description au lecteur.

***Ce type est un vautour*, Sara, illustré par Bruno Heitz, Les albums Casterman, 2009.**

Un musicien séduit une femme élevant seule sa petite fille. D'abord charmant avec l'enfant, un peu moins avec le chien, le joueur d'harmonica se montre vite sous son vrai jour : possessif, égoïste, maltraitant. La jeune femme, de son côté, semble tellement subjuguée qu'elle en oublie progressivement le bien-être de sa fillette. Seul le narrateur, dont on devine grâce à l'image que c'est le chien – le texte confirmera bien plus tard –, a senti d'emblée à quel point cet homme est malfaisant pour la famille. Lui seul essaie de protéger la petite fille face au comportement de plus en plus inquiétant et scandaleux de celui qu'il baptise « le vautour » ; la tension monte jusqu'au moment où la jeune femme, retrouvant enfin sa lucidité, réagit quand son compagnon secoue l'enfant : elle le met à la porte sans hésiter, permettant ainsi à la maisonnée de retrouver la sérénité, consciente que l'hostilité de l'animal était entièrement justifiée.

Un album coup de poing aux illustrations colorées cernées de noir ponctuant les différentes scènes dont la violence va crescendo, sous le regard vigilant du chien, tour à tour témoin et acteur ; seuls, lui et la petite fille seront visibles en entier, alors que les adultes resteront des silhouettes ou des corps sans visage, ce procédé culminant sur les deux doubles pages dénuées de mots. Le texte, rédigé en script-italiques selon l'habitude de Bruno Heitz, va à l'essentiel : phrases courtes et percutantes, régulièrement ponctuées de deux refrains : « Ce type est un vautour », « Ce bar est un enfer ». Un livre essentiel pour libérer la parole à propos d'un problème douloureux.